

---

## SOUVENIRS SUR RICHARD WAGNER

---

(Suite <sup>1</sup>)

---

On a représenté Wagner, avec une insistance particulière, comme un ennemi de Schumann. On a ainsi renversé les rôles d'une façon presque ridicule. Il ne peut être question d'antagonisme entre l'auteur dramatique et le lyrique. Mais ce qui reste à déplorer, selon une triste expérience, c'est que dès le début les partisans de Schumann furent justement parmi les plus violents et les plus aveugles des adversaires de Wagner, et restèrent tels. Celui qui lui était fidèlement attaché était regardé par ce parti comme moralement perdu; car on regardait là Wagner comme le diable en personne, et même, à l'occasion, on le disait. Là où s'éveillait l'amour pour ses œuvres, ses adversaires cherchaient à l'étouffer à temps par tous les moyens qui étaient en leur puissance, dans les sphères respectives de l'éducation, de la société, de l'art et de la critique. Wagner, au contraire, rendait volontiers justice à la personne de Schumann, artiste vrai, comme à tout ce qu'il aimait et regardait comme sincère. S'il ne pouvait y trouver grand'chose de neuf ou de particulier, il se réjouissait pourtant des finesses musicales propres à Schumann, de ses traits pleins de sens, que l'on rencontre surtout dans ses premières œuvres pour piano et dans les Lieder; il estimait encore, plus qu'aucun « mendelssohnien » de son temps, son vrai talent, son honnête sérieux, son originalité allemande, tant qu'elle demeure, pour son bonheur et pour le bien de l'art, dans les limites qui entourent ce charmant jardin national. Cette parole plaisante et bon enfant, qu'il prononça un soir d'ai-

---

(1) V. *Mercur de France*, nos 52 et 53.

mable causerie, est bien différente de l'hostilité ouverte ou cachée de ses ennemis : « Schumann était vraiment un brave garçon allemand, avec une certaine disposition à la grandeur ; mais ils l'ont misérablement abîmé! ».

Dans ses œuvres théoriques (VIII. 317), il avait formellement appelé Schumann « le plus doué et le plus significatif des musiciens venus après Beethoven ». Schumann autrefois, en cela bien d'accord avec Mendelssohn, n'avait pu trouver dans « Tannhauser » les signes du talent ; lui, qui en général faisait de si louables efforts en faveur de la nouvelle musique allemande, resta froid, réservé justement à l'égard de Wagner, et fut souvent injuste pour lui dans certaines expressions mordantes de sa critique. Plus grand comme homme et comme artiste, Wagner ne lui en tint pas rigueur : ses contemporains et ses confrères l'avaient habitué à l'injustice. Mais ce qu'il pouvait moins approuver, c'était qu'une aimable figure, en dépit de ce qu'elle avait fait, en dépit de ses tendances, nous fût présentée comme caractéristique d'un parti qui n'était pas toujours composé d'hommes et de femmes allemands, et qui se prétendait appelé à défendre la « noble » et « chaste » musique allemande contre les Démons nuisibles et le poison caché de l'œuvre wagnérienne. Non parce qu'il craignait (crainte de ce parti pour son maître) que sa musique à lui, Wagner, pût en souffrir passagèrement, mais parce qu'il était vraiment attristé que les nobles dispositions de son peuple, appelé, semblait-il, aux plus grandes choses, fussent reléguées dans le vieux recoin du rêve pour y mourir à jamais ; car il avait essayé par toutes ses actions et par ses œuvres de leur ouvrir la possibilité d'une vie nouvelle, grande et large. Hélas, si la « nature allemande » n'était faite que de douce rêverie, de tendresse éthérée, qui font que souvent nous autres Allemands, lorsque nous nous enfonçons en nous-mêmes, nous négligeons, outre la force, la forme extérieure, et alors l'art fait défaut ! si notre nature, dis-je, ne contenait pas aussi ce que Wagner nous a rendu : la fierté et l'énergie, la force créatrice, la sérénité victorieuse, la grandeur tragique, la substance infinie et la forme large, alors nous pourrions mordre la poussière devant toute puissance romane ou slave, par pur germanisme, nous plaignant de n'avoir plus

de héros quand les héros seuls peuvent nous sauver. Telle est la signification de Wotan et de Wagner. Un tel héros, que sa propre nature héroïque saluait avec toute la vénération du grand pour le grand, c'était Beethoven. Revenu à ce maître, je voudrais rappeler une anecdote caractéristique, que Wagner raconta avec une vivacité humoristique après une exécution, au piano, de deux compositions symphoniques, l'une de Mendelssohn, l'autre de Beethoven.

« Les paysages de Mendelssohn, assurait Wagner, sont toujours revêtus d'un ton lugubre, ce qui me fait penser au « Juif en deuil » de Bendemann. Ceci me rappelle un singulier concert qui eut lieu à l'Opéra de Dresde en 1848, pendant l'époque de la Révolution. Le Roi et la cour étaient d'humeur sombre; sur tout le public pesait le lourd pressentiment de proches dangers et bouleversements. Le programme était des plus mélancoliques : d'abord la symphonie écossaise de Mendelssohn, puis un « De Profundis » chanté, et ainsi de suite; pour terminer, la Symphonie en *Ut* mineur de Beethoven. Comme l'humeur sombre pesait de plus en plus sur la salle, alarmé je me penchai de mon pupitre de chef d'orchestre pour demander à ceux des musiciens qui étaient le plus près de moi : « Mon Dieu, qu'allons-nous faire, qu'allons-nous faire avec ce terrible programme en mineur ? » Alors le violoniste Lipinstri accourut vers moi : « Attendez donc; au premier coup d'archet de l'*Ut* mineur tous les nuages se dissiperont ». Effectivement, la symphonie commence : quelle allégresse, quel enthousiasme ! Toute oppression disparut, des cris de vive le Roi retentirent, et la foule exultante quitta la salle sous une impression de délivrance. En cela, conclut-il, réside l'inexprimable de cet art. »

Tous ceux qui purent aborder sans préjugés l'œuvre et la personne de Wagner devront lui accorder un peu de cet Inexprimable, qu'il admire par dessus tout chez Beethoven. Dans l'espace de quelque cinquante ans, on s'est si bien habitué à l'Inexprimable des œuvres, que l'on craint d'affirmer, comme il y a vingt ans à peine, que ces œuvres n'expriment rien, en réalité, ou, du moins, rien que l'on puisse exprimer par le chant. Mais encore aujourd'hui il n'en est pas de même quant à la personne de leur auteur. L'Allemand n'a jamais pu supporter facilement d'être

appelé à voir sortir des rangs de son peuple les grandes Personnalités.

De tous temps, il a voulu les avoir petites, tout en prétendant au droit d'employer contre elles-mêmes toute la fierté allemande, justifiée par l'existence de pareilles grandeurs. Si j'ai essayé, dans ce qui précède, de rendre plus vivante et plus claire l'image de la personne de Wagner, en citant quelques phrases que j'ai moi-même entendues de sa propre bouche, j'avais en même temps indiqué combien de difficultés je rencontrais dans un semblable essai. Non seulement parce que sa personnalité est en elle-même « inexprimable », mais encore parce que, nous qui en parlons et en entendons parler, nous ne pouvons, nécessairement, la mesurer qu'incomplètement. Les grands hommes portent en eux leur propre mesure. Mais nous sommes trop enclins, nous sommes même obligés à les mesurer à notre échelle, qui n'est jamais suffisante. Avant tout, nous saisissons en eux ce qui nous ressemble. Ce ne peut être le Grand, le Génial, l'Héroïque, mais les petites choses du hasard, ce que l'on appelle « le côté humain ». Oui, ce côté nous frappera d'autant plus chez les grands hommes et nous impressionnera plus particulièrement que nous nous étions fait d'eux une image idéale d'après leurs œuvres. Cette image était la vraie. Car c'est de l'œuvre que ressort ce que l'homme a de grand en lui ; la partie la plus intime, la plus concluante de son être ; en un mot, tout ce que nous comprenons si difficilement lorsque nous nous trouvons en sa présence. Non parce qu'il se montre « seulement comme homme », mais parce que nous ne le jugeons que comme homme, parce que nos relations avec lui ne sont qu'humaines, parce que nous le considérons involontairement comme notre semblable et que nous attendons de lui qu'il nous traite comme ses égaux. « Des hommes complets ou pas du tout », s'écria Wagner. « Pas de moitié d'homme, ils nous abaissent et jamais nous ne les élevons. »

Comme on le sait, Carlyle pensait que si jamais un héros n'est resté un héros devant son valet de chambre, cela tient au valet de chambre. — Vis-à-vis des œuvres, nous nous trouvons tout naturellement dans la position de gens qui regardent en haut, d'admirateurs. Dans cette position, le meilleur de notre être, ce qu'il y a de plus noble dans notre propre nature revivra pour aboutir à l'Idéal. Nous sommes

« les purs sujets du discernement », comme dit le philosophe.

Il en est autrement vis-à-vis de la personne. Là, la « Volonté » prend la parole et avec la « Volonté » toute l'illusion du « Moi » et du « Toi ». — Certes, ce sont de beaux moments que ceux où nous nous trouvons en face des Grands. Nous nous trouvons nous-mêmes dans une agitation toute particulière, un sentiment élevé rehausse notre Moi. Mais, de même que toute notre vie se concentre sur cet instant, nous ne voyons l'autre, ce Grand, que dans le moment où il est en rapport avec nous, avec ce petit Moi agité et dont les proportions sont fausses. Alors, rien n'est en harmonie. Les malentendus sont presque inévitables. Une fois pour toutes, l'abnégation complète est ce qu'il y a de plus rare sur terre. En cela consiste une partie tragique de la vie des Grands.

Nous ne sommes pas à même, dans ses instants de fascination complète, de nous représenter l'homme qui est là devant nous. Non seulement quelle somme de forces il contient, mais avant tout quelle somme de souffrances, d'événements, que lui seul est capable de supporter. L'œuvre d'art peut nous le dire, puisqu'elle concentre symboliquement une Eternité. L'homme vivant n'en dit pas autant à l'homme. L'instant nous parle trop haut, à nous créatures du moment. Si, dans chaque instant de ses relations avec un grand homme, chacun se représentait quelle vie et quelles souffrances, quels efforts et quelles luttes, quelle plénitude de volonté et de renoncement, d'espérances et de désillusions, se trouvent à ce moment en contact avec cette petite unité, qui se rencontre avec cette puissante figure, avec la prétention qu'on lui accorde autant d'importance que cette rencontre en a pour elle ; oui, si chacun s'était toujours fait une idée de tout cela, jamais il ne serait arrivé à personne de se trouver « désillusionné », « blessé », « estimé au-dessous de sa valeur » par le Grand Homme ; jamais on n'aurait brièvement jugé toute la personne de l'artiste d'après cette personnelle expérience, et jamais, pour se sauver de l'embarras où l'on s'était mis soi-même, l'on n'aurait déclaré, comme le ferait un adversaire quelconque : il faut séparer la personne de l'œuvre, le caractère de l'artiste ! Si quelque chose peut contribuer à répandre la lumière sur le Grand Homme, c'est le fait de reconnaître que son œuvre,



avec tout ce qu'elle contient, que cet art qui nous saisit si profondément, tel qu'il naît du fond de son être, n'est autre chose que l'expression de sa véritable personnalité et n'aurait pu être créé par aucun autre « Moi ». Wagner appelait lui-même « l'Anneau du Nibelung » : « le Poème de ma vie, l'expression de tout ce que je suis et de tout ce que je sens. »

Un artiste dont l'homme aurait pu être séparé n'aurait jamais créé d'œuvres semblables. Il aurait produit des créations artificielles, — non des œuvres d'art, qui sont toujours « humaines » dans le sens le plus élevé de ce mot.

Mais il en est autrement : l'homme se reconnaît, lui et son caractère, toutes ses facultés et ses capacités, bonnes ou mauvaises, dans les œuvres et les figures créées par le Génie ; mais il trahit aussi ses faiblesses dans ses rapports avec le véritable grand homme. Celui-là, seul, qui ne sépare jamais l'homme de l'artiste pourra comprendre les deux.

Si donc il nous importe avant tout de ne jamais oublier le grand artiste chez le grand homme, c'est aussi un besoin ardent, pendant toute sa vie, pour l'artiste fêté ou méconnu, de se savoir compris et aimé comme homme par des cœurs humains pleins de chaleur. On s'est étonné souvent de cette parole de Wagner : « Seuls, les amis qui aiment l'artiste sont capables de le comprendre ». Bien que Goethe ait déjà dit : que seulement ceux qui l'aimaient pouvaient apprendre quelque chose de lui, on a brièvement conclu : Wagner réclame à l'égard de ses œuvres un fanatisme aveugle. Il ne parlait pourtant ni de fanatiques, ni d'œuvres, mais d'âmes humaines. Il ajoutait : « Je déclare, une fois pour toutes, que, lorsque je dis l'on me comprend ou l'on ne me comprend pas, cela ne signifie jamais que je me considère comme trop sublime, trop profond ou trop supérieur. Je demande, au contraire, à celui qui doit me comprendre, de me voir tel que je suis en réalité, et non autrement, et de ne reconnaître comme essentiel dans mes productions artistiques que ce que mes intentions et mon pouvoir créateur y ont mis de moi-même ». Il ne parlait que de « l'intelligence du sentiment », auquel il s'adressait seul ; — de lui, il en parlait comme homme, dont l'essence intégrale cherchait à s'exprimer dans ses œuvres. Il parlait encore de ses amis, qui ne pouvaient bien comprendre cette source de son travail que s'ils

éprouvaient une réelle sympathie pour l'homme. Aucun de nous n'hésitera à montrer la même exigence, puisque dans la vie nous faisons toujours appel à l'amitié pour nous-même et pour nos travaux ! Enfin, si nous avons l'occasion d'observer Wagner au milieu de ses amis, c'est ainsi que nous arriverons le mieux à le comprendre comme homme. L'occasion s'en présente dans la lecture de sa correspondance avec Liszt, son grand ami, et avec ses vieux amis de Dresde. Je laisse à ces souvenirs « sans pareils » le soin de parler un instant à ma place de Wagner comme homme (1).



Lorsque nous entendons Wagner, le Solitaire, parler du fond du cœur, nous distinguons le cri d'amour envers les hommes, l'ardent désir d'amitié. Écoutons l'expression d'une conviction solide et heureuse : « J'ai toujours considéré l'amitié d'homme à homme comme le commerce humain le plus noble ; il est beau d'avoir un ami, mais il est encore plus beau d'être un ami. » En proie au plus ardent désespoir, au milieu des tourments de l'abandon, il fait appel au plus noble de ses amis absents : « Cher, cher, unique Franz ! Donne-moi un cœur, un esprit, une âme féminine, dans laquelle je puisse me plonger entièrement, qui me saisisse, — combien j'aurais peu besoin de ce monde, combien ces inutiles fadaïses dont j'ai dû m'entourer dans ces derniers temps (par désespoir), pour me procurer des distractions illusives, me paraîtraient indifférentes ! » « Mais je bavarde à tort et à travers », conclut Wagner. C'était à cette époque qu'il composait « l'Or du Rhin ». « Fais-moi la leçon comme je le mérite, je ne serai jamais autre chose qu'un gueux fantasque ! »

Celui qui veut comprendre Wagner comme homme doit, avant tout, se représenter un être prodigieux et penser à l'inépuisable besoin d'une imagination comme était la sienne. « As-tu encore envie de vivre au milieu du peuple majestueux des Philistins ? » deman-

---

(1) *Correspondance entre Wagner et Liszt*, 2 vol., Breitkopf et Hartel, Leipzig. — *Lettres de Wagner à Théodore Uhlig, Wilhelm Fischer et Ferdinand Heine*, même librairie. La maison Breitkopf et Hartel a très obligeamment accordé la permission à l'auteur de reproduire quelques passages de ces œuvres.

de-t-il à Liszt, et il continue : « Si nous avons de l'imagination, cela ira au besoin ! » A cette époque, son petit perroquet de Dresde, son *spiritus familiaris*, venait de mourir, et il écrivait en même temps : « Pour ceux qui se moqueraient de moi, il me faudrait écrire des livres, afin de montrer ce que peut être un petit animal comme celui-là pour un homme qui, en tout, ne voit que par l'imagination » (1). Oui, dans son amour des animaux se trouve aussi une partie de la fantaisie artistique du grand homme.

Un petit être bon et fidèle vit ainsi en dehors de nous; c'est quelque chose comme un ami, selon une réalité particulière et limitée. Aussitôt l'imagination de l'homme voit dans cet animal une partie de la vie de l'âme, quelque chose comme une personnification artistique.

Ainsi la force de l'artiste, qui ne pouvait créer que les images des hommes, s'unit avec la réalisation du désir de l'homme qui veut des âmes vivantes et sympathiques. Car ce n'est pas seulement le besoin d'impulsion, mais aussi le besoin de communication, qui pousse l'homme doué d'une grande imagination d'artiste vers d'autres êtres sensibles.

Déjà, comme jeune homme, Wagner, avec son âme trop pleine qui avait besoin de se répandre, avait coutume d'exalter sa vive imagination, au hasard du moment, devant le premier venu. Il s'en emparait avec violence, comme étant l'ami désiré, et épanchait son cœur ardent.

Tout à coup, il était forcé de remarquer que, chez cet homme, rien ne battait à l'unisson, que tout était mal compris; alors il cherchait péniblement à sauver ce qu'il y avait encore à sauver, rendait par là la solution encore plus embrouillée et plus fâcheuse.

Enfin, au moment où l'autre commençait à élever des prétentions à l'amitié, il lui fallait rompre rudement, afin d'échapper au mensonge de ces relations. Non seulement son imagination grossissante voyait dans cet homme plus qu'il n'y avait, mais encore il voyait dans un propos insignifiant un signe de mauvais vouloir, un signe de mauvaise nature. Une lettre à Liszt, datée de 1858, nous apprend à ce sujet quelque chose de remarquable : « En voyage, en voi-

---

(1) Voyez H. V. WOLZOGEN, *Richard Wagner et le Monde des animaux*. Leipzig, Hartung und Sohn.



ture, etc., mon regard cherchait involontairement à lire dans les yeux de ceux que je rencontrais s'ils étaient capables de salut et destinés à vaincre le monde. Je souhaitais inconsciemment de porter mon Dieu dans l'âme de l'autre, et le résultat de nos rapports était en général une désillusion qui devenait toujours plus douloureuse; si bien que souvent je laissais vivement tomber la conversation et j'abandonnais la partie ». Cet étranger pouvait-il se douter qu'il était la victime d'une noble illusion, qui, du domaine de la fantaisie, passait dans celui de la religion et de la métaphysique? Souvent ce n'était que son cœur, son bon cœur, qui jouait un tour au grand homme.

Si une parole dure, l'éclair et le tonnerre avaient troublé l'atmosphère, il se gardait bien de blesser l'ami, celui qui se confiait en lui, et il gardait le silence. Il s'imposait ainsi ce qui lui répugnait le plus, une situation fautive qui nuisait à l'autre et tourmentait à l'excès sa propre âme. Il fallait pourtant que les brouillards fussent dissipés, et alors l'exagération de sa bonté paraissait une cruelle dureté, et faisait croire à « l'ingratitude ».

Hélas, et cette conception de l'ingratitude et de la reconnaissance! quelles caricatures l'on en fait dans les carrefours de la vie des Grands et des Petits! Comme il est vrai ce mot plaisant que Wagner jeta un jour dans la conversation: « Si j'ai absolument besoin d'un thaler et que quelqu'un me donne un groschen, il exigera pour cela ma reconnaissance éternelle! » Que de sacrifices il dut faire, que de fois il dut traîner avec lui des liens indissolubles, non seulement parce qu'il n'avait pas reçu le thaler, mais parce qu'il n'avait pas accepté le groschen! Il pouvait faire appel à un Liszt, lorsqu'il s'agit, dans les premiers temps d'un lourd exil, de faire venir sa femme de Dresde en Suisse. « Vois-tu, je ne tiens à aucune patrie, mais je tiens à cette pauvre femme si bonne et fidèle, à laquelle je n'ai encore causé que du chagrin; malgré son inquiétude, elle est sans exaltation, et elle se sent enchaînée pour toujours au diable indiscipliné que je suis. Donne-la-moi, et tu me donneras tout ce que tu peux me souhaiter, je t'en serai si reconnaissant! Oui, si reconnaissant! » Une autre fois: « Je ne te remercie pas, car toi seul tu peux te récompenser, et cela par la joie d'être tel que tu es. » Une autre fois, après mille

remerciements : « Ici le mot reconnaissance cesse d'avoir une signification! »

Mais enfin c'était Liszt, « Franz l'Unique », « qui s'offre à moi avec un cœur de Géant ». Wagner lui écrit au temps de la « Valkyrie » : « Pour la première fois et la seule fois, tu m'as fait connaître la volupté d'être complètement compris : en toi je me sens épanoui complètement, pas le plus léger battement de cœur que tu n'aies ressenti avec moi. Et je vois maintenant que c'est là la seule façon d'être vraiment compris; à côté de cela tout n'est que malentendu ou fâcheuses erreurs. — Mais que puis-je désirer encore, après avoir vécu cette impression? » Et plus loin : « Le monde est mauvais, fondamentalement mauvais; seul le cœur d'un ami peut le sauver de la malédiction. Aussi nous ne le respectons guère, toutefois en ce qui concerne les honneurs, la gloire et autres bêtises. Il appartient à Albérich, à personne d'autre. Qu'il aille au diable, le monde! Assez, tu connais mon humeur : elle n'est point en ébullition, elle est solide et ferme comme le diamant. Seulement elle me donne la force de traîner encore le fardeau de la vie. Dès lors, je dois être pour elle inexorable. Je hais toute apparence avec une fureur mortelle. Je ne veux pas d'espérance, car c'est un mensonge à soi-même. Je travaillerai. Je suis au second acte de la « Valkyrie » : Wotan et Fricka! comme tu vois, cela me réussira. » Ainsi la tragédie la « Valkyrie » est née de ses souffrances, qui ne pouvaient se manifester que sous l'influence de l'Amour. Il faut se rappeler ces circonstances. Que l'on remarque encore la puissance d'un art vrai qui ennoblit tout. Ici on peut le voir, ce monde, si méprisé dans sa petitesse humaine, recevoir la sublime Grandeur de la création artistique : Wotan et Fricka. Ainsi créa l'artiste « inexorablement » Grand, parce qu'il portait en lui non seulement l'Idéal, mais encore la force de le réaliser. Il était banni de sa patrie, dans une absolue solitude d'esprit et de cœur, luttait contre les soucis journaliers, ne savait guère du dehors autre chose que les vieux commérages, les malentendus, et les basses prétentions d'une banalité que l'on ne pourra jamais « révolutionner ». Au milieu de tout cela un seul était à son niveau, *Liszt l'Ami*.

Qu'y avait-il donc d'Unique dans cette amitié? N'y avait-il pas assez d'hommes remarquables, même en

Suisse où Wagner était exilé, des hommes considérables, dont l'influence persiste encore aujourd'hui, pour la société desquels nous aurions beaucoup donné? Ne pouvaient-ils donc pas être plus pour lui que ce pauvre monde qui appartenait à Alberich? Oui, si l'intelligence, le talent suffisaient! Mais justement les hommes intelligents, bien doués, mais qui n'atteignent pas au grand Génie, passaient à côté de lui, enfermés dans leurs propres intérêts, dans leurs occupations, leurs aspirations, dans le petit cercle magique de leurs talents : ici le professeur d'esthétique, là le nouvelliste, puis le philosophe, etc. Ils ne pouvaient pas comprendre comme homme l'être supérieur qui voulait des choses plus grandes. La figure de Wagner les excitait à contredire ses « Vues »; or ce n'est pas lui qu'ils contredisaient, mais le plus intime de son être. Seul, le poète Herwegh lui montrait de l'amitié; captivé par la sympathie; mais devant cette volonté démesurée qu'il reconnaissait, son propre courage était paralysé jusqu'à l'inaction complète. « Saint-George est encore paresseux, mais il travaillera ! » dit Wagner dans ses lettres. Il y avait aussi un esprit richement doué, « le spirituel et rude Souabe Frédéric Fischer » — « le bonasse Germain blond », selon l'expression de Wagner. Celui-là se sentait « aussi quelqu'un », lorsque Wagner lisait la « Valkyrie ».

HANS DE WOLZOGEN.

Traduit de l'allemand par DAVID ROGET.

(A suivre.)

